



le fils à Jo



GAUMONT présente

le fils à Jo

Un film de

Philippe GUILLARD

Avec

Gérard LANVIN

Olivier MARCHAL

Vincent MOSCATO

Jérémie DUVALL

Karina LOMBARD

SORTIE LE 29 DÉCEMBRE 2010 DANS LE SUD-OUEST

SORTIE LE 12 JANVIER 2011 DANS TOUTE LA FRANCE

Durée : 1h35

Site officiel : www.gaumont.fr

Site presse : www.gaumontpresse.fr

DISTRIBUTION / GAUMONT :

Carole Dourlent / Quentin Becker
30 av Charles de Gaulle - 92200 Neuilly/Seine
Tél : 01.46.43.23.14 / 23.06

PRESSE :

Laurent Renard / Leslie Ricci
53 rue du Faubourg Poissonnière - 75009 Paris
Tél : 01.40.22.64.64



Synopsis

Petit-fils d'une légende de rugby, fils d'une légende, et lui-même légende de rugby, Jo Canavaro élève seul son fils de 13 ans, Tom, dans un petit village du Tarn. Au grand dam de Jo, Tom est aussi bon en maths que nul sur un terrain. Pour un Canavaro, la légende ne peut s'arrêter là, quitte à monter une équipe de rugby pour Tom contre la volonté de tout le village et celle de son fils lui-même...



Entretien avec **PHILIPPE GUILLARD**

Ex-rugbyman, figure du service des Sports de Canal+ où il réalise des sketches, des bandes-annonces et des chroniques décalées ; il est également écrivain et collabore à l'écriture des films de Fabien Onteniente depuis 2001. LE FILS A JO est son premier film en tant qu'auteur-réalisateur.

Comment est né LE FILS A JO ?

Lorsque j'écrivais le scénario de 3 ZEROS avec Fabien Onteniente, en 2001, les producteurs du film m'ont demandé un scénario sur le rugby. Un peu culotté à l'époque, je leur ai dit que j'avais déjà une idée de film mais que j'aimerais aussi en être le réalisateur. A ce moment là, un contact s'est aussi noué avec Gérard Lanvin. Je lui ai rendu visite à plusieurs reprises à La Baule. Je trouvais qu'il ressemblait à mon Jo Canavaro. Et puis, un jour, lors d'un déjeuner, je lui ai raconté l'histoire. Deux heures après il m'a rappelé pour me dire qu'il voulait faire le film. Mais les producteurs de l'époque se sont retirés du projet pour des raisons diverses. Je me suis dit que j'avais fait un beau rêve et j'ai rangé mon scénario dans un tiroir.

Quelle bonne fée vous a permis de le ressortir ?

Il y en a eu plusieurs. D'abord, Vincent Moscato qui m'a fait rencontrer Olivier Marchal en 2005. Il était à fond sur 36 QUAI DES ORFEVRES mais il avait lu PETITS BRUITS DE COULOIR et il voulait en acheter les droits pour l'adapter au théâtre et en faire un one man show. Au cours de notre dîner, j'en ai profité pour lui glisser LE FILS A JO. L'histoire l'a touché, elle est restée suspendue entre nous jusqu'en 2008 lorsqu'un peu fatigué de faire des films noirs, il m'a appelé en me disant qu'il voulait relire mon scénario. Trois heures après lui avoir passé, un coup de fil : il voulait le réaliser. Entre temps, sur le film DISCO, une amitié est née avec le producteur Cyril Colbeau-Justin, le producteur d'Olivier depuis la première heure et qui dès notre première rencontre m'a encouragé à faire mon premier long métrage. La connection entre tous ces «grands frères» s'est faite comme ça. Enfin le film allait se faire. J'étais tellement heureux que j'étais prêt à abandonner mon rêve de le porter, moi, à l'écran.

Qu'est-ce qui a changé la donne ?

Un soir, j'ai raconté à Olivier et Cyril la genèse du projet, ma rencontre avec Gérard et comment je voyais le film. Olivier m'a alors dit ceci : « C'est à toi de le réaliser, sinon tu vas le regretter toute ta vie. Nous on va le produire ». Il était minuit, et je me suis dit que les ennuis allaient commencer.

Le rugby tient une place importante, mais est-ce selon vous le véritable sujet ?

Il s'agit seulement d'amour. Celui d'un père, maladroit, qui ne comprend pas son fils, mais qui a pour lui une tendresse infinie. Et aussi l'amour fraternel de mecs, sans famille, unis et réunis par le rugby.

Comment vous êtes-vous préparé à réaliser votre premier long métrage ?

Comme à un combat. J'étais conscient que j'allais tomber sur des zones inconnues. Il fallait donc que, sur les secteurs que je pouvais maîtriser, je sois au top. Grâce au storyboard que j'ai fait tout seul en m'enfermant quinze jours dans une chambre d'hôtel à Conques, et au travail de pré-réalisation avec le chef opérateur, je savais exactement où j'allais mettre la caméra pour chaque scène, ce qui m'a permis de me détacher de la technique pendant le tournage pour être plus près des acteurs. J'en avais besoin. Je crois bien ne m'être quasiment jamais assis sur la chaise qu'on m'avait attribuée, celle marquée « réalisateur ». Je trouvais que je ne méritais pas ce titre.

Quels étaient, pour vous, les pièges à éviter ?

Surtout ne pas tenter de raconter cette histoire en l'intégrant dans le contexte du rugby de haut niveau. Sauf à avoir les moyens d'Oliver Stone sur L'ENFER DU DIMANCHE, c'était aller droit dans le mur. En choisissant de faire tourner des mômes, je me débarrassais de toute référence cinématographique, et je crédibilisais mon sujet. Je ne voulais pas non plus tomber dans le cliché du rugby « sport du Sud Ouest », fleurant le confit et le foie gras. D'où la discrétion des accents. Même si on a tourné dans le Tarn, j'ai aussi choisi un coin qui ne régionalise pas trop l'histoire, qui ressemble au centre de la France, afin de toucher tout le monde.

Qu'est-ce qui a été le plus compliqué ?

Trouver Tom. Il fallait un môme qui inspire de la tendresse et montre une cicatrice puisque le personnage n'a jamais connu sa mère. On a mis du temps, fait des castings à Toulouse, Montpellier et Paris. J'ai fini par sélectionner

quatre garçons. Jérémie Duvall n'en faisait pas partie. C'est la directrice de casting qui m'a conseillé de le revoir. Quand je lui ai demandé qu'il me raconte le plus beau et le plus dur moment de sa vie, j'ai ressenti que ce gamin se trimballait avec un passé, qu'il avait une épaisseur. Il riait, il pleurait. Il était beau. Il ressemblait à Lanvin. Il était celui que je cherchais.

Les femmes restent au second plan : pourquoi ?

C'est vrai, mais je n'aurais pas atteint mon but si je les avais mises en avant. Elles mettent en relief la fragilité des hommes. J'espère toucher le cœur des femmes au travers de ces mecs un peu ours, tendres, seuls, paumés. C'est une histoire d'hommes pour les femmes qui aiment les hommes.

A quel point votre passé de rugbyman vous a-t-il servi sur le plateau de tournage ?

Rugby et cinéma sont deux sports collectifs. Deux genres d'aventure humaine où des gens s'embarquent sur un bateau partant au long cours. Chaque membre de l'équipe était compétent, il m'a juste fallu les faire jouer ensemble. Mon souci était que tout le monde soit heureux d'être là, que chacun ait la banane en arrivant le matin et en repartant le soir.

Comment y êtes-vous parvenu ?

Dans mes bagages, j'avais apporté un ballon de rugby de la marque Gilbert, qui est aussi le prénom de mon oncle préféré, c'était une façon de l'avoir près de moi. Ce ballon a été notre mascotte. Il n'a pas cessé de circuler de main en main. Techniciens, comédiens, filles et garçons s'essayaient à la pause aux drops, aux passes vissées. Tout le monde a joué, touché ce ballon. Nous formions une grande équipe de rugby de 50 personnes...

Est-ce un film autobiographique ?

Je n'ai jamais vécu ce type de relation ni avec mon père, ni avec mon fils qui joue, lui, au foot. C'est d'ailleurs en l'accompagnant un jour à un match que j'ai assisté à une scène à la fois pathétique et comique où un père a passé son temps à pourrir son même, gardien de but, parce qu'il avait pris un but casquette. Il était là mon sujet. Tom désespère Jo parce qu'il n'est pas bon dans un sport où lui, et son père avant lui, ont été des cadors. Le rugby est un sport de famille, où on se passe la balle d'une génération à l'autre. Les enfants des stars du foot ne jouent pas avec leur père, au rugby si.

Ce film respire la nostalgie. Est-ce aussi une caractéristique de rugbymen ?

On la porte constamment en nous. C'est l'occasion de se rappeler que ce qu'on

est devenu ne tient que par ce qu'on a été. Mais pour le coup, je suis d'une nature particulièrement nostalgique. Le futur ne m'excite pas, je ne sais même pas si j'y serai ! La nostalgie, j'en ai des caisses à la maison. Je garde tout. Les tickets de métro, mes agendas, et même les cassettes de répondeur téléphonique des années 1984 à 1990, époque où je jouais au Racing. Quand je réécoute les messages, les voix, toute cette folle jeunesse me revient en pleine tête, je revis ce passé en direct.

Réalisez-vous que ce premier film vous donne un point commun avec Clint Eastwood ?

A la grande différence près que lui compte plusieurs Oscars. Moi je n'ai qu'un Gérard. Ce qui n'est déjà pas mal en soi.

Biographie

1961. Naissance le 13 mai aux Abymes en Guadeloupe où son père est gendarme.

1982. Premier match sous les couleurs du Racing rugby au poste de trois quart aile.

1990. Champion de France en nœud papillon rose.

Champion de France de rugby, en nœud papillon rose.

Il publie son premier livre POURQUOI C'EST COMMENT L'AMOUR ? (éditions du Franc-dire)

1993. Entre au service des Sports de Canal +. Homme de terrain lors des directs des matchs de rugby, il se démarque par ses sketches (Le geste technique, Le petit journal du match), bandes-annonces et chroniques décalées (lors des JO, des Coupes du monde de foot et de rugby)

1999. Il est l'auteur de PETITS BRUITS DE COULOIR (éditions de La table ronde). Grand prix de la littérature sportive et prix du Sport scriptum. Il est repéré par Fabien Onteniente

2002. Sortie de 3 ZEROS, dont il co-signe le scénario et les dialogues. Depuis il a travaillé sur tous les films de Fabien Onteniente : PEOPLE (2004), DISCO (2006), CAMPING 1(2008) et CAMPING 2 (2010).

2010. Il travaille actuellement sur le script de TURF (titre provisoire) avec Fabien Onteniente et Manu Booz, produit par Alain Chabat.





GÉRARD LANVIN est Jo Canavaro.

Ex-dieu du stade du Rugby Club de Doumiac, Jo Canavaro a mis sa vie entre parenthèses depuis le décès de sa femme. Son seul bonheur, c'est son fils dont il veut faire un petit prince de l'Ovalie.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans cette histoire ?

Avant tout, de pouvoir tenir mon engagement. Entre 3 ZEROS et CAMPING 1, Philippe était venu me voir à La Baule et m'avait parlé de son envie de faire un film parlant de l'univers du rugby, mais surtout d'un père qui n'a pas compris qu'élever un enfant c'est l'aider à devenir ce qu'il est et pas ce qu'on voudrait qu'il soit, bref être attentif et à l'écoute, ça s'appelle l'amour. Dans son travail sur les films d'Onteniente, j'avais perçu une belle sensibilité chez lui. Je lui avais donc dit banco. Je n'ai qu'une parole.

C'était un choix d'hommes ?

Exactement. Avec Philippe, nous partageons les mêmes valeurs de la vie qui consistent à avoir le sens de la fidélité, de l'amitié, le respect des autres aussi. Chacun est un maillon d'une chaîne, et on le sait. Les gens qui ont appris ça se reconnaissent tout de suite.

Un héritage de vos années rugby ?

Entre autres. J'en ai fait dix ans. J'étais trois quart aile comme Philippe. J'ai d'abord joué sept ans à Franconville, la banlieue du 95, puis trois ans dans un club sponsorisé par les Galeries Lafayette. On jouait sur des terrains défoncés à l'époque, et les équipes étaient très hétéroclites. Il m'est arrivé de jouer entre 12 et 18 ans contre des mecs de 20 ou 30 ans, vous imaginez les « pains » qu'on se prenait. Mais tous les mercredis, je retrouvais mes potes à l'entraînement avec le même bonheur au cœur. Malgré le froid, la boue, la douleur parfois, j'en garde le souvenir de moments de grâce, vécus en commun sur le terrain d'abord et puis après, en dehors. Avec Philippe, on avait envie d'évoquer cet univers. Son premier film ne pouvait que tourner autour de ça.

Etes-vous intervenu sur le scénario ?

Je ne le fais que lorsque je peux amener quelque chose de constructif, pour essayer de densifier le personnage, de lui donner un supplément de vérité. La lecture d'un scénario provoque parfois des envies, des mots. A mesure que Philippe avançait sur le texte, les dialogues, on en discutait. Mon rôle auprès de lui a surtout été de l'appeler régulièrement, pour prendre de ses nouvelles et pour le soutenir dans ce travail solitaire, long, douloureux parfois, qu'est l'écriture.

Comment résumeriez-vous ce film ?

Ce n'est pas un film drôle, c'est un film où l'on rit. Ce n'est pas un film triste, c'est un film où l'on pleure. C'est une histoire simple et touchante, qui m'a énormément rappelé BILLY ELLIOTT, un film que j'adore, comme tout le cinéma anglais d'ailleurs. On est dans le même schéma ici, avec un gamin qui va pousser son père à se remettre en question. Jérémie Duvall a très bien su amener ça. Il a, déjà, cette capacité à jouer les yeux dans les yeux avec un partenaire, à soutenir ce nécessaire dialogue qui donne toute son efficacité, son naturel au jeu. Il l'a compris instinctivement, et cela en fait un génial petit acteur. Il n'y a que dans le partage avec les autres que l'on est bon à l'écran. Ce plaisir là traverse le film et nous a tous portés. Je pense notamment à Vincent qui avait un sacré défi à relever. Le rôle que lui a écrit Philippe était casse-gueule. Mais avec le vécu qui est le sien, le sens du collectif que lui a donné le rugby, il est un formidable Pompon, et un vrai camarade de jeu, attentif et généreux.

Que faut-il pour être un bon rugbyman au cinéma ?

Ce n'est pas la peine d'arriver en roulant des épaules. Il faut être c'est tout. Ce sont les autres, vos partenaires, qui vous crédibilisent. Mais ce n'est pas un film sur des rugbymen, c'est avant tout une histoire de famille dans laquelle je joue un père un peu psychorigide, mais fragile aussi. Mon travail a été de le jouer comme un type qui se trompe, et surtout d'éviter d'en faire un abruti. C'est un mec à l'ancienne, qui n'a pas beaucoup d'exigence, qui se satisfait de ce qu'il fait, de ce qu'il a, qui ne bouge pas parce qu'il n'en éprouve ni la nécessité, ni l'obligation, ni l'envie. C'est une sorte de contemplatif conservateur. Il faudra la rébellion de son fils, et l'arrivée déstabilisante d'une femme pour le forcer à sortir de sa bulle.

Qu'est-ce qui caractérise Jo Canavaro dans son rapport aux femmes ?

Jo est un asexué depuis la disparition de sa femme. Elle est morte dans un accident de voiture juste après une dispute entre eux. C'est atroce de rester là-dessus. Depuis, il vit avec un écrasant sentiment de culpabilité. Il a donc pris l'habitude de vivre renfermé sur ses émotions, ses douleurs. Et puis il y a son fils. Comment mettre une femme dans le petit cercle qu'ils ont formé ? C'est plus simple pour lui d'être seul. Il n'en ressent d'ailleurs aucune frustration sentimentale. Il a perdu toute notion de partage entre un homme et une femme. La jolie Alice Hamilton (Karina Lombard) provoque d'abord de la méfiance chez lui. Elle représente un risque. Celui d'un bouleversement intime auquel il ne se sent pas forcément prêt.

Il est l'antithèse de son meilleur ami, le Chinois...

Et c'est pour cela qu'ils sont terriblement complices. Autant Jo est replié sur lui autant le chinois est expansif. De retour à Doumiac après dix ans en Nouvelle Zélande, il ramène avec lui un peu de joie, de dinguerie qu'il communique aux autres. Les gens de rugby fonctionnent dans la douleur de l'effort et après dans le bonheur de la vie et la sentimentalité. C'est ce qui se produisait aussi hors plateau. On a passé deux mois et demi à se régaler de jouer le jour, et à refaire le monde le soir venu, à huit, dix, ou plus, autour de la table du dîner, aidés, il faut bien le dire, de quelques bouteilles. Je crois bien en avoir comptées mille à la fin...

Sur quoi s'est nouée votre complicité manifeste à l'écran avec Olivier Marchal ?

Sur notre réconciliation. Avec Olivier, nous étions brouillés depuis vingt ans. Cela remonte à l'époque, où le cinéma m'ayant une nouvelle fois jeté, je tournais dans une série télé de troisième zone pour faire manger ma famille. Lui était encore flic, mais il amenait régulièrement des scénarios chez Hamster Production. On m'en a fait lire un. J'ai dit que c'était de la merde. Il l'a su, il l'a mal pris. Normal. Quand LE FILS A JO s'est présenté, il a bien fallu qu'on se parle puisqu'on allait devoir jouer ensemble. On s'est vu, on a discuté, et on ne se quitte plus (ils viennent de tourner LES LYONNAIS ensemble). Lui trouve qu'on a perdu 20 ans. Mais je crois que, jusqu'ici, nous n'étions pas prêts. Aujourd'hui, il a 50 ans, j'en ai 60, on a désormais tout le temps de notre rencontre, et de la fidélité à cette rencontre.





OLIVIER MARCHAL est Robert Cahuzac dit « le Chinois »

Séducteur, hâbleur, jamais à court de « chinoiseries » pour arriver à ses fins, sur un terrain comme dans la vie, le chinois est le copain de tous à Doumiac, mais l'ami d'un seul, Jo Canavaro.

Vous avez d'abord pensé réaliser ce film, finalement vous le coproduisez et vous y jouez. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous impliquer autant ?

Réaliser aurait été une erreur : Philippe portait cette histoire en lui comme j'avais porté mon tout premier film, GANGSTERS. Le faire à sa place signifiait le déposséder de son bien, et d'une expérience aussi unique que fondatrice. Être producteur c'était l'accompagner dans ce moment important, et je n'aurais jamais eu l'outrecuidance de réclamer un rôle. C'est Philippe qui me l'a proposé et qui a insisté. Je ne me voyais dans aucun personnage, et certainement pas dans la peau du Chinois.

Pourquoi ?

Dans mon esprit, son côté grande gueule, séducteur, clown triste exigeait un certain charisme, et surtout d'être beaucoup plus balèze que je ne le suis. Même si j'ai joué trois quart centre, en cadet et junior à La Teste et à Bordeaux, et ensuite dans l'équipe de l'école de police, question gabarit je n'ai rien de commun avec les mecs qu'on voit dans le calendrier du Stade français ! Philippe a réussi à me décomplexer et à me convaincre que la comparaison avec les joueurs d'aujourd'hui, qui font quatre heures de musculation par jour, était hors sujet. Le Chinois est d'une autre époque, celle des années 70, quand les avants, « les gros », étaient vraiment gros et que les arrières avaient des petites cannes.

C'est aussi un drôle de coquin. Qu'avez-vous à dire pour sa défense ?

Il est brut de pomme, mais il n'est pas méchant. S'il fait du mal, ou s'il en a fait, il ne s'en rend pas compte. Au fond, c'est un enfant qui ne demande qu'à aimer et être aimé. Il a un jour quitté son bled pour vivre ses rêves d'aventure, imaginant que l'herbe était plus verte ailleurs. Quand il revient, une main devant, une main derrière, c'est un mec en morceaux. Mais fondamentalement il est resté le même, un type veule, bon vivant, un amuseur de comptoir, un playboy de supermarché, pas spécialement beau mais excessivement attachant. J'en ai connu plein des mecs comme lui dans le rugby ou chez les flics. Il me rappelle aussi le garçon que j'ai pu être. J'ai grandi dans la déconne, la fête, cette ambiance de troisième mi-temps qui, pour toujours, ou presque, vous fixe dans vos 16 ans.

A votre avis, pourquoi est-il si lié à Jo ?

Aider son pote, et son fils, est une façon d'exister pour lui à ce moment de sa vie. L'amitié qui l'unit à Jo transcende le temps. Ils se connaissent depuis toujours, et par cœur. Ils acceptent leurs défauts et leurs qualités respectives. Ils peuvent se dire des choses qu'ils n'entendraient de personne d'autre. Ils ont aussi les mêmes ratages, les mêmes blessures et le même côté macho.

C'est un film de machos ?

Non c'est un film d'hommes, mais avec des machos. Je parle surtout pour Gérard et moi. On est des machos mais pas des virulents, des romantiques plutôt. J'ai été élevé par un père qui a trimé toute sa vie dans son petit commerce de pâtisserie à La Teste. Ma mère l'aidait au magasin. Il m'a inculqué qu'un homme devait assurer, que c'était à lui de ramener l'argent à la maison. C'était la règle. Ça laisse des traces. Mais, j'ai évolué avec le temps. Aujourd'hui, si ma femme devait gagner plus que moi, je pourrais l'accepter... même si, malgré tout, une part de moi le vivrait mal !

Qu'ont-ils pour eux, ces hommes à l'ancienne, pour séduire le public féminin ?

Jo est une tête de con, le Chinois, un abruti et Pompom est un idiot du village à la Bourvil, c'est évident qu'au premier abord ils n'ont pas grand chose de sexy. Mais ce sont des mecs bons, généreux, qui ont les pieds dans la terre et la tête dans les nuages. Des nounours cachant mal leurs faiblesses et leurs failles. Au milieu d'eux, il y a ce petit môme mignon, intelligent, à fleur de peau et qui fait qu'on leur pardonne tout. Quelle femme n'aimerait pas les prendre dans ses bras ?

Quel regard porte le réalisateur que vous êtes sur le travail derrière la caméra de Philippe Guillard ?

Je savais en lisant le scénario qu'un type qui écrit aussi bien que lui ne pourrait pas ne pas être un bon directeur d'acteurs. Mais, il m'a bluffé. Sa tendresse, sa poésie, son humanité, des qualités rares dans le cinéma d'aujourd'hui, transpirent à l'écran. Tous les réalisateurs sont seuls à la barre d'un film. Il y a des moments de doute inévitables, mais je crois qu'entre Gérard et moi, il s'est senti épaulé et soutenu. Il a été un formidable capitaine, doté d'une énergie incroyable. Quand je réalise, le soir je suis vidé, lui il avait encore la force, et l'envie, de faire à dîner pour dix ou quinze personnes. Il y avait toujours des potes à lui qui passaient sur le tournage, des gens de l'équipe qui nous rejoignaient dans le gîte qu'on partageait. C'était toujours le même rituel : Gérard s'occupait du feu dans la cheminée, moi de la table et du vin, Philippe de la bouffe. Il avait besoin de ça, des copains, de cette ambiance familiale.

Que vous reste-t-il aujourd'hui de cette aventure ?

De très beaux souvenirs de partage. Deux en particulier. Il y a d'abord la scène où nous dansons avec Gérard. C'était le deuxième jour de tournage et on ne se connaissait pas encore très bien tous les deux après vingt ans de brouille stupide. Le patron de la boîte de nuit a commencé à nous servir des whisky-coca. A la fin nous étions complètement faits mais très, très bien. Et puis il y a ce petit matin, passé autour d'un café avec Philippe, où on s'est tout dit sur nos vies, nos femmes, nos enfants, la difficulté d'être un homme, un bon mari, bon père, bon acteur, bon réalisateur, bon copain. Une discussion de potes sur fond d'air d'opéra qui nous a laissés en larmes.





VINCENT MOSCATO est Pompon

*Orphelin, un peu paumé mais avec un cœur gros comme ça,
Pompon a débarqué, un jour, de nulle part à Doumiac. S'y sentant chez lui,
il s'y est aussi choisi une famille : les Canavaro.*

Comment résumeriez-vous le film ?

C'est l'histoire d'un groupe qui vit bien, dans la simplicité et selon des valeurs. Des tranches de vie de mecs partageant, à travers le sport, une amitié qui transcende le temps.

D'où vient l'attachement si fort qui unit Pompon aux Canavaro ?

Le rapport père/fils le fait fantasmer, lui qui n'a pas eu de parents, et qui n'a pas non plus d'enfants. C'est un chien perdu sans collier, parti à la recherche d'une famille. Une fois qu'il l'a trouvée, forcément, il la sublime. C'est pour ça qu'il cherche à tout prix à apaiser les tensions entre Jo et Tom. En échange, Pompon reçoit d'eux le respect dû à un frère, à un oncle. Les Canavaro symbolisent une tradition rugbystique : celle de l'accueil. Que tu sois gros, maigrichon, petit, grand, il y a toujours une place pour toi dans un club. C'est une famille, un cocon où, qui que tu sois, quelle que soit ton histoire, tu es le bienvenu.

Dans ce clan, quelle fonction occupe-t-il ?

Il est rentré complètement dans cette drôle de famille comme une sorte d'oncle d'Amérique qui serait parti et revenu mais sans le magot, si ce n'est avec un paquet d'amour à donner. Il exerce un contrepoids à la rigueur de Jo. Lui prend les choses plus légèrement. On sent la misère sur lui, on imagine qu'il n'a pas eu la vie facile. Il s'en est donc inventé une autre, plus rigolote. Il est le seul à ne rien comprendre au rugby, mais il fait semblant, et il est le premier à s'emballer au bord du terrain. C'est un type mal dégrossi, un peu neuneu au premier abord. Une impression démentie par la profondeur qu'il manifeste dans ses actes, ses mots. Ceux qu'il dit et ceux qu'il tait.

Comment avez-vous composé ce personnage ? En vous inspirant de figures croisées au cours de votre carrière de rugbyman ?

A la première lecture, c'est vrai, il m'a rappelé quelques mecs qu'on rencontre parfois surtout dans les petits clubs. Ceux qui viennent couper les citrons pour la mi-temps, qui s'occupent de porter les ballons, de ramasser les maillots. Des types gentils, hommes à tout faire, toujours prêts à rendre service. Mon Pompon est un mélange de tous ces caractères.

Jouer un gentil est un emploi rare pour vous au cinéma. C'est ce qui vous a séduit ?

Ce qui était intéressant, et inédit pour moi, c'était de ne pas avoir à jouer un mec qui meure de quatre bastos dans le buffet ou de coups de pieds dans le foie dans les vingt premières minutes du film. Philippe m'a écrit un rôle un peu consistant et surtout plein d'émotion. Pas facile à jouer parce qu'il ne fallait pas tomber dans la caricature de l'idiot du village. Pour une fois, on me demandait de travailler en nuances. Il a pensé à moi dès le départ, en étant sûr que je serais au niveau de ce qu'il attendait. Certains producteurs qu'il a rencontrés n'y croyaient pas, mais il m'a défendu, il a tenu bon. J'ai voulu lui montrer qu'il ne s'était pas trompé en me faisant confiance.

Cette histoire ne pouvait que se tourner dans le Sud Ouest ?

Il fallait que cela se fasse dans une région à forte identité. Le Tarn est une belle terre rurale, habitée par des paysans costauds, des gens fiers de leur passé, de ce qu'ils sont. On a tourné à une saison qui la sublime : l'automne. Ce décor colle au rugby.

C'est aussi votre terre natale. Quel effet ça fait de tourner chez soi ?

C'est quelque chose... Gamin, on ne s'imagine pas que des années plus tard on reviendra là pour tourner avec Gérard Lanvin. Tout me ramenait à ma jeunesse. Le club house qui tient lieu de maison aux Canavaro et à Pompon, se situe exactement à 300 m de l'école où je me suis retrouvé en CE2. Cela m'a rappelé aussi mes premiers pas sur un terrain de rugby, mes premiers maillots, les odeurs du vestiaire, les couleurs. C'était un peu nostalgique d'être ramené, comme ça par ce film, à ce que j'avais été. Il aurait été tourné ailleurs, mon Pompon n'aurait sans doute pas été différent, mais le plaisir n'aurait sûrement pas été le même. En plus, je retrouvais Olivier qui m'avait fait tourner dans 36 QUAI DES ORFEVRES et qui est toujours resté un pote, et Gérard avec qui j'avais aussi déjà joué dans A LA PETITE SEMAINE en 2003, un film de Sam Karmann. Ce tournage m'a fait passer, en continu, par quantité d'émotions. Elles m'ont nourri, m'ont porté.

JÉRÉMIE DUVALL

est Tom Canavaro

Tom Canavaro est un ado timide, sérieux, sans problème. Mais à 14 ans, il y a toujours un motif de rébellion pour affronter l'autorité parentale. Pour Tom, ce sera donc le rugby.

Qu'est-ce qui t'a plu dans ce rôle ?

Sur certains points, je ressemble à Tom. Il est, comme moi, à un âge où on essaie de s'imposer face à ses parents. Un père qui rêve de voir son fils reprendre sa suite, c'est courant dans tous les milieux, et ça créé souvent des tensions. Tous les ados peuvent se reconnaître dans la scène où je pète les plombs face à Gérard en lui criant que je me fous du rugby, que je ne porterai jamais le maillot.

Trouves-tu Jo dur avec Tom ?

Pas tant que ça, il va quand même se remettre en question et laisser le choix à son fils. Il est plein de tendresse, maladroit mais ça se comprend : il doit être à la fois le père et la mère de Tom, ce n'est pas facile pour lui. C'est un film à aller voir entre père et fils, il offre une bonne occasion de se réconcilier.

Comment vois-tu le rôle des femmes dans ce film d'hommes ?

Elles sont hyper importantes ! Sans elles, il n'y a pas de bouleversements, pas d'amour donc pas d'histoire. Elles expriment leurs sentiments. Les mecs eux préfèrent les cacher. Je crois que ça peut plaire aux spectatrices qui verront le film parce que ça rappelle un peu LE CŒUR DES HOMMES, mais avec les valeurs du rugby.

Connaissais-tu ce sport avant de tourner ?

Je suis plutôt foot avec les copains le samedi, et je pratique aussi le tennis et le tennis de table. Le rugby, je n'y avais jamais joué. J'ai eu droit à des cours particuliers avec un copain de Philippe, un ex-joueur du Racing, Philippe Daubas. Il m'a appris les gestes de base et les valeurs.

Et quelles sont ces valeurs ?

On a l'impression que c'est violent, mais en réalité les plaquages sont rarement méchants, contrairement au foot où les mecs ont tendance à tacler pour casser l'ad-

versaire. Le rugby est un sport de contact mais surtout de potes, il y a de la joie, du partage, un bon esprit. C'est d'ailleurs pour ça que ma mère m'a laissé continuer à y jouer après le tournage. J'ai dû moins négocier pour ça que pour me réinscrire au foot ! Cette année est celle du bac, alors j'ai arrêté, mais je reste fan.

Quelle équipe supportes-tu ?

Le Racing Métro. Je suis un petit gars du 92 !

Difficile d'apprendre à jouer en deux mois et demi ?

Certains gestes ne sont pas évidents, la passe vissée par exemple. Il faut en faire beaucoup avant d'en réussir une ! Pour les plaquages, en deux mois, je n'ai pas eu le temps de me faire les épaules alors, à l'image, c'est ma doublure, un gars super sympa du club de rugby de Gaillac, qui s'y colle. Pareil pour les drops et les pénalités, mais là ça m'énerve encore aujourd'hui de ne pas les avoir tapés. J'y arrivais très bien en dehors des prises, seulement dès qu'on disait « action » ça ne passait plus !

Comment se sont passés ces deux mois et demi de tournage ?

On s'est payé d'énormes tranches de rigolade tous ensemble. Cela a été aussi une expérience pour moi parce que, à 15 ans et demi, c'était la première fois que je partais aussi longtemps loin de mes parents. J'en suis revenu un peu endurci. J'ai été hébergé dans une famille très gentille. Et puis il y avait Philippe. On a beaucoup discuté, on a vécu des moments très forts et ça a été très dur de se quitter à la fin.

Quels souvenirs en gardes-tu ?

Je connais toujours les paroles du hakka (la danse guerrière que les All Blacks exécutent avant chaque match) et je me rappelle encore de Darren Adams le faisant pour nous. Il avait beau être tout seul, il était tellement impressionnant qu'on avait envie de se planquer ! Mais mon plus grand souvenir concerne Gérard. J'ai eu le privilège de lui donner, en vrai, des baffes. Et je ne crois pas qu'on soit beaucoup à pouvoir le dire !

Et à part ça, vous vous êtes bien entendus ?

Oui, dès notre première séance de travail à Paris, à l'hôtel Intercontinental. Quand les portes de l'ascenseur se sont ouvertes sur lui, je n'ai pas pu m'empêcher de me planquer derrière mon père. C'était quand même la première star française que je rencontrais. Il m'a tout de suite dit qu'il avait trouvé mes essais bons, du coup ça m'a mis en confiance. Et puis on s'est mis à bosser une scène. Et, d'entrée, ça n'a plus été Gérard et Jérémie mais Jo et Tom





KARINA LOMBARD

est Alice Hamilton

Ni working girl, ni ingénue, la jolie irlandaise est une jeune mère divorcée, responsable, naturelle et sensible. Elle intrigue Jo autant que lui l'attire.

Quel genre de femme est Alice Hamilton ?

Elle a la douceur d'une mère, tout en étant une femme forte et intuitive. Surtout, elle est irlandaise, donc têtue comme une mule. J'en sais quelque chose puisque, enfant, j'ai été élevée en partie par ma marraine irlandaise. Jouer ce rôle a donc été particulièrement émouvant pour moi parce je lui rendais, en quelque sorte, un hommage...

Qu'est-ce qui l'attire chez Jo ?

Son naturel, et puis ce côté très terrien qu'il dégage. Il ressemble en cela aux Irlandais d'ailleurs.

Quelles étaient les indications de Philippe Guillard sur votre personnage ?

Il me disait d'être une « bestiole ». Cela peut paraître curieux, mais c'est un langage que je comprenais très bien. Ce qui a été d'emblée formidable avec lui c'est que je savais ce qu'il voulait sans qu'il ait un mot à dire. Souvent, je n'avais qu'à le regarder. On voit tout de suite ce qu'il ressent, c'est facile. Pour lui, les femmes sont des êtres inattendus, mystérieux, et il voyait Alice comme ça.

Gardez-vous un souvenir particulier de votre première lecture du scénario ?

J'ai immédiatement été touchée par cette jolie histoire, drôle et si tendre. Mais, dans un premier temps, je crois que Philippe cherchait plutôt une blonde pour incarner Alice. Il s'est donc passé un peu de temps avant que mon agent français, David Vatinet m'appelle. C'est très drôle parce que j'ai reçu son coup de fil alors que je venais d'atterrir à Paris. J'ai pris un taxi pour filer directement à

l'adresse que David m'a indiquée. C'était la maison du chat endormi, il n'y avait pas de bruit, personne. Et puis tout à coup, j'ai aperçu Philippe dans un coin, qui m'attendait. Le feeling est tout de suite passé.

Connaissez-vous l'univers du rugby ?

J'en avais entendu parler, mais j'ai été très surprise de voir que les joueurs s'affrontent sans protection, contrairement au foot américain. Philippe a joué à haut niveau et je me suis vraiment demandé comment il avait pu s'en sortir ! Il y a des chocs assez violents quand même dans les matchs. Il en paye d'ailleurs les conséquences aujourd'hui : quand, sur le tournage, le temps tournait au froid, il avait très mal au dos. Mais j'ai compris aussi à quel point le rugby est plus qu'un sport, c'est une famille où il fait bon vivre. C'est dans cette ambiance chaleureuse qu'on a travaillé. Cela a été un plaisir de tous les jours. Je n'ai jamais autant ri que sur ce tournage !

Quelle note mettriez-vous au metteur en scène pour son premier film ?

C'est un parcours sans faute, rien à dire. Je lui ai d'ailleurs dit que si tous les réalisateurs étaient comme lui, la vie de comédien serait belle. Il a réussi à nous transmettre la magnifique tendresse qui émanait de son scénario. Et puis, il a su choisir ses acteurs. C'était le premier film au cinéma de Jérémie Duvall, et de la petite Fanny (Grace Hancock), ma fille à l'écran, et ils sont vraiment supers, en plus d'être adorables. Et quel bonheur de jouer avec Gérard et Olivier, deux parfaits gentlemen !

Vous aimeriez à nouveau tourner en France ?

J'espère que l'opportunité se représentera.

D'où vous vient cette maîtrise de notre langue ?

Je suis née à Tahiti où j'ai toujours des attaches, puis j'ai passé ma petite enfance à Barcelone. L'espagnol est donc ma première langue. Néanmoins, j'ai grandi dans un univers très francophile, ma grand-mère, d'origine russe, a tenu à ce que je reçoive une culture française. J'ai la double nationalité franco-américaine, mais au fond je me sens très européenne.

LE SAVIEZ-VOUS ?

1500 joueurs professionnels évoluent dans les 30 clubs du Top 14 et de la Pro D2.

266 524, c'est le nombre de licenciés de rugby en France en 2009/2010.

Avec 34287 joueurs, c'est l'Île de France qui compte le plus gros contingent de rugbymen amateurs, suivi par Midi Pyrénées (28723) et la région Rhône Alpes (26000).

RUGBYMAN COMME PAPA.

Ils évoluent dans le Top 14, voire en équipe de France, ou sont tous jeunes retraités du rugby,

ils ont en commun d'avoir repris le maillot de leur père :

Richard Dourthe, ex-trois quarts centre du XV de France

est le fils de l'ancien international Claude Dourthe.

Jean Baptiste Ellissalde, actuel co-entraîneur du Stade toulousain, champion de France avec le Stade toulousain et ex-international, a évolué au poste de demi de mêlée comme son père Jean-Pierre.

David Skréla, actuel trois quart centre du Stade toulousain et des Bleus est le fils de Jean-Claude, ex-troisième ligne du Stade toulousain et ex-entraîneur de l'équipe de France.

Dimitri Yachvili, le demi de mêlée de Biarritz, souvent sélectionné en bleu, est le fils de Michel, ex-talonneur de Tulle et Brives et de l'équipe de France victorieuse du Grand Chelem en 1968.

Raphaël Ibanez, ex-capitaine de l'équipe de France de rugby,

et ex-talonneur notamment à Dax, comme son père Jacques.

Jérôme Porical, fils de Gérard. Ils se sont succédés au poste d'arrière de l'USA Perpignan.

Retrouvez leurs témoignages sur le site www.lnr.fr, ainsi que les réactions des clubs lors de la tournée en avant-première du film.



Liste ARTISTIQUE

JO CANAVARO **Gérard LANVIN**
LE CHINOIS **Olivier MARCHAL**
POMPON **Vincent MOSCATO**
TOM CANAVARO **Jérémie DUVALL**
ALICE HAMILTON **Karina LOMBARD**
LE BOULON **Abbès ZAHMANI**
FRONTIGNAN **Pierre LAPLACE**
BERNARD **Lionnel ASTIER**
FRANÇOIS **Laurent OLMEDO**
JONAH TUKALO **Darren ADAMS**
BOUBOULE **Sofiane BETTAHAR**
FANNY **Grace HANCOCK**

Liste TECHNIQUE

Réalisation **Philippe GUILLARD**
Scénario **Philippe GUILLARD**
Musique originale **Alexis RAULT**
Producteur **GAUMONT – TF1 FILMS PRODUCTION**
Partenaires **UFUND et UDREAM – BACKUP FILMS – CANAL PLUS – TPS STAR**
REGION MIDI-PYRENEES – CONSEIL GENERAL DU TARN
Producteur Délégué **HATALOM et LGM FILMS**
Cyril COLBEAU-JUSTIN
Jean-Baptiste DUPONT
Olivier MARCHAL
Directeur de la photographie **Ludovic COLBEAU-JUSTIN**
1er assistant réalisateur **Emilie CHERPITEL**
Scripte **Bérengère SAINT BEZAR**
Directrice de casting **Catherine CHEVRON**
Chefs monteur image **Elodie CODACCIONI, Damien CODACCIONI**
Son **Antoine DEFLANDRE, Olivier GOINARD, Bridget O'DRISCOLL**
Chef décorateur **Hérald NAJAR**
Producteur Exécutif **David GIORDANO**
Chef costumière **Martine RAPIN**
Directeur de production **Martin JAUBERT**
Régisseur général **Henry LE TURC**
Chef maquilleuse **Marie LASTENNET**
Chef coiffeur **Gérald PORTENART**
Responsable de post-production **Véronique MARCHAND**
Photographe de plateau **David KOSKAS**
Entretiens réalisés par **Sandrine MOUCHET**





SCENARIO, ADAPTION, DIALOGUES DE PHILIPPE GUILLARD - MUSIQUE ORIGINALE ALEXIS RAULT - MUSIQUE ADDITIONNELLE ROMEO GUILLARD - DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE LUDOVIC COLBEAU-JUSTIN - PREMIERE ASSISTANTE REALISATEUR EMILIE CHERPITEL
 SCRIPTE BERENGERE SAINT-BEZAR - DIRECTRICE DE CASTING CATHERINE CHEVRON - CHEFS MONTEUR ELODIE CODACCIONI DAMIEN CODACCIONI - SON ANTOINE DEPLANDRE OLIVIER GOINARD BRIDGET O' DRISCOLL - CHEF DECORATEUR HERALD NAJAR
 PRODUCTEUR EXECUTIF DAVID GIORDANO - CHEF COSTUMIERE MARTINE RAPIN - DIRECTEUR DE PRODUCTION MARTIN JAUBERT - REGISSEUR GENERAL HENRY LE TURC - DIRECTEUR ARTISTIQUE CYRIL HAUGUEL - PRODUIT PAR CYRIL COLBEAU-JUSTIN JEAN-BAPTISTE DUPONT
 OLIVIER MARCHAL - UNE COPRODUCTION LGM CINEMA HATALOM GAUMONT TFI FILMS PRODUCTION - EN ASSOCIATION AVEC UFUND UDREAM BACKUP FILMS - AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ ET TPS STAR - AVEC LE SOUTIEN DE LA REGION MIDI-PYRENEES ET DU CONSEIL GENERAL DU TARN

LGM HATALOM  

   